

Et le lien qui les a rapprochées, c'est la religion ; et les instruments de ces communications fécondes, ce sont, comme aujourd'hui, de pauvres missionnaires auxquels tant de peuples, jusque-là séparés par des haïnes, des océans ou des déserts, doivent le bonheur de se connaître et de s'aimer.

Ce n'est pas tout. Ces moines qui avaient transplanté, avec la foi, les arts de leur patrie au fond de l'Orient, en rapportèrent des secrets non moins précieux qui, déposés à l'ombre de leurs couvents, y germèrent en silence, pour éclore dans un avenir prochain. Ainsi, l'aiguille aimantée qui devait bientôt ouvrir l'immensité des mers à la navigation, le papier-monnaie qui a centuplé la richesse commerciale, la poudre à canon qui allait armer de la foudre le génie militaire, l'imprimerie, cet organe de la pensée qui en popularise les échos multipliés à l'infini, toutes ces découvertes qui ont illustré la fin du moyen âge, étaient alors connues dans l'Asie orientale et complètement ignorées de l'Occident. Or, c'est à la suite des communications avec la Chine, et moins d'un siècle après les explorations des religieux, qu'on les voit se révéler à l'Europe. En un mot, au point de vue purement humain, les missions du 14^e siècle nous ont fait connaître une moitié de l'ancien continent ; elles ont mis la science sur la voie de ses inventions les plus capitales ; elles ont fourni à Christophe Colomb l'instrument et peut-être la première idée de sa découverte du Nouveau-Mondé.

[Annales de la Propagation de la Foi.]

JOURNAL LITTÉRAIRE.

Un épisode de la traite des nègres

(Suite.)

Je remontaï alors sur le pont ; à mesure que j'avancais, à pas lents, la foule des matelots, semblable à un troupeau de moutons, se pressait en reculant avec épouvante ; et pourtant tous les hommes dont se composait l'équipage, bandits de tous les âges et de toutes les nations, étaient, chacun pris individuellement, des natures farouches et indomptables... Seulement j'avais sur eux l'avantage de la volonté.

— Quel est celui d'entre vous, chiens, demandai-je, qui a crié tout-à-l'heure : à bas le capitaine !

— C'est Pedro ! répondirent immédiatement soixante voix.

— Viens ici, Pedro.

Pedro s'avança en tremblant de tous ses membres : c'était un novice âgé de vingt à vingt-deux ans. Arrivé à deux pas de

moi, il tomba de lui-même à genoux.

— Grâce ! grâce ! capitaine ! s'écria-t-il en courbant la tête.

Je levai les épaules d'un air de pitié, et le poussant dédaigneusement du pied, je le fis rouler sur le pont.

— Cet homme est souï et il ne sait ce qu'il fait, dis-je ; qu'on lui administre deux cents coups de gascette, cela le fera revenir à lui.

On se saisit immédiatement de l'infortuné novice, puis, après l'avoir solidement attaché sur l'affût d'un canon, on se mit à le frapper avec un zèle inconnu jusqu'à ce jour, à bord des navires, quand il s'agit des exécutions.

J'assistai immobile à cet acte de sévérité, et ne fis pas grâce d'un seul coup. Le dos de Pedro, dépouillé de sa peau, était à vif ; on eût pu en compter jusqu'aux moindres fibres. A chaque nouveau coup de gascette, une pluie fine de sang rejaillissait sur les assistants. Pedro, malgré les atroces douleurs qu'il devait éprouver, ne poussa pas un seul cri, pas une seule plainte ; la peur étranglait sa voix. L'exécution terminée, je me mis, les mains derrière le dos, à me promener sur le pont ; Pedro, que l'on détacha de son affût de canon, râlait à moitié mort... mais il n'était aussi plus question de révolte. Je fus alors rejoindre mon noble Hamilton, que je trouvai appuyé sur un tonneau de poudre, et son pistolet armé et prêt à faire feu.

— Vous pouvez remonter à présent, senor Hamilton, lui dis-je en l'entraînant en haut. Ces chers enfants, que le tonnerre écrase, ont reconnu leurs torts et sont rentrés dans le devoir. Merci toujours mille fois pour le service que vous m'avez rendu !

— Le service que je vous ai rendu ! me dit le jeune midshipman en me pressant les mains avec effusion. Ah senor ! comment pourrai-je jamais reconnaître votre générosité !

— Allons donc ! à quoi bon nous occuper de pareilles misères. Ce que j'ai fait pour vous tout autre l'eût fait à ma place... Songez plutôt à réparer vos forces, et commencez d'abord par bien déjeuner.

— Non, non, jamais je ne pourrai reconnaître une générosité pareille, reprit le pauvre enfant en poursuivant sa première idée... jamais !...

— Pendant quelques instants il se tut : sa tête retenue dans ses mains, et ses coudes appuyés sur la table, il resta enseveli dans une rêverie profonde.

— Eh bien ! senor Hamilton, lui dis-je, afin de l'arracher à ses réflexions, qui ne pouvaient être riantes, eh bien ! et le déjeuner !

Le midshipman, en entendant ma voix, sembla sortir d'un rêve. Il laissa retomber

ses bras sur la table et releva la tête. Je vis que deux larmes à moitié séchées brillaient encore entre les cils de ses paupières ; du reste son sourire était radieux, et l'expression de son visage me rappela ces belles têtes d'anges et de martyrs que j'avais vues au musée de Madrid, dans mon extrême jeunesse.

— A présent, je suis heureux, me dit-il d'une voix si douce et si drôle que je me sentis ému et effrayé en même temps, sans pouvoir me rendre compte de ces deux émotions si différentes. A présent je suis heureux, cher senor... car s'il ne m'est pas donné de m'acquitter jamais envers vous de la dette de reconnaissance que m'impose votre belle conduite, du moins viens-je de trouver le moyen de vous en payer les intérêts...

Comme je ne savais que répondre, et que je réfléchissais à cet étrange revirement d'idées : eh bien ! et le déjeuner dont vous me parlez tout-à-l'heure, me dit-il gaïement, n'en est-il plus question, mon cher hôte, je meurs de faim !

Je sonnai aussitôt le mousse, qui vint servir la table, et Hamilton se mit à attaquer, sans perdre de temps, les plats placés devant lui.

— Cher senor, il est une question que je désire vous adresser depuis une heure, mais je n'ose... me dit-il, le déjeuner achevé. Croyez-en cependant ma parole, ce n'est certainement pas pour abuser de votre réponse.

— Quelle question, amigo,

— Comment vous nommez-vous ?

— Don Esteban *** ! répondis-je en souriant.

— Comment, c'est vous qui êtes le célèbre Esteban, s'écria-t-il avec surprise, l'Esteban dont les journaux anglais racontent de si sanglantes anecdotes, l'Esteban que l'on a fait anthropophage, et dont on a publié de si drôles de portraits !

— Oui, cher ami !... c'est moi qui suis l'anthropophage ! Vous voyez qu'en vous nourrissant grassement, il n'y a de ma part que de l'égoïsme... je vous engraisse pour vous mieux dévorer plus tard.

— Ce que c'est que le monde ! s'écria-t-il en me serrant de nouveau les mains, afin de me prouver probablement que la connaissance de mon nom ne changeait en rien ses sentiments à mon égard.

— A présent, Hamilton, lui dis-je (je vous demande pardon de vous appeler Hamilton tout court, mais il me semble que vous êtes mon fils), à présent, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous jeter un moment sur mon lit et de dormir quelques heures... cela vous remettra tout-à-fait.

Le midshipman me donna, en souriant, une dernière poignée de main, puis il alla